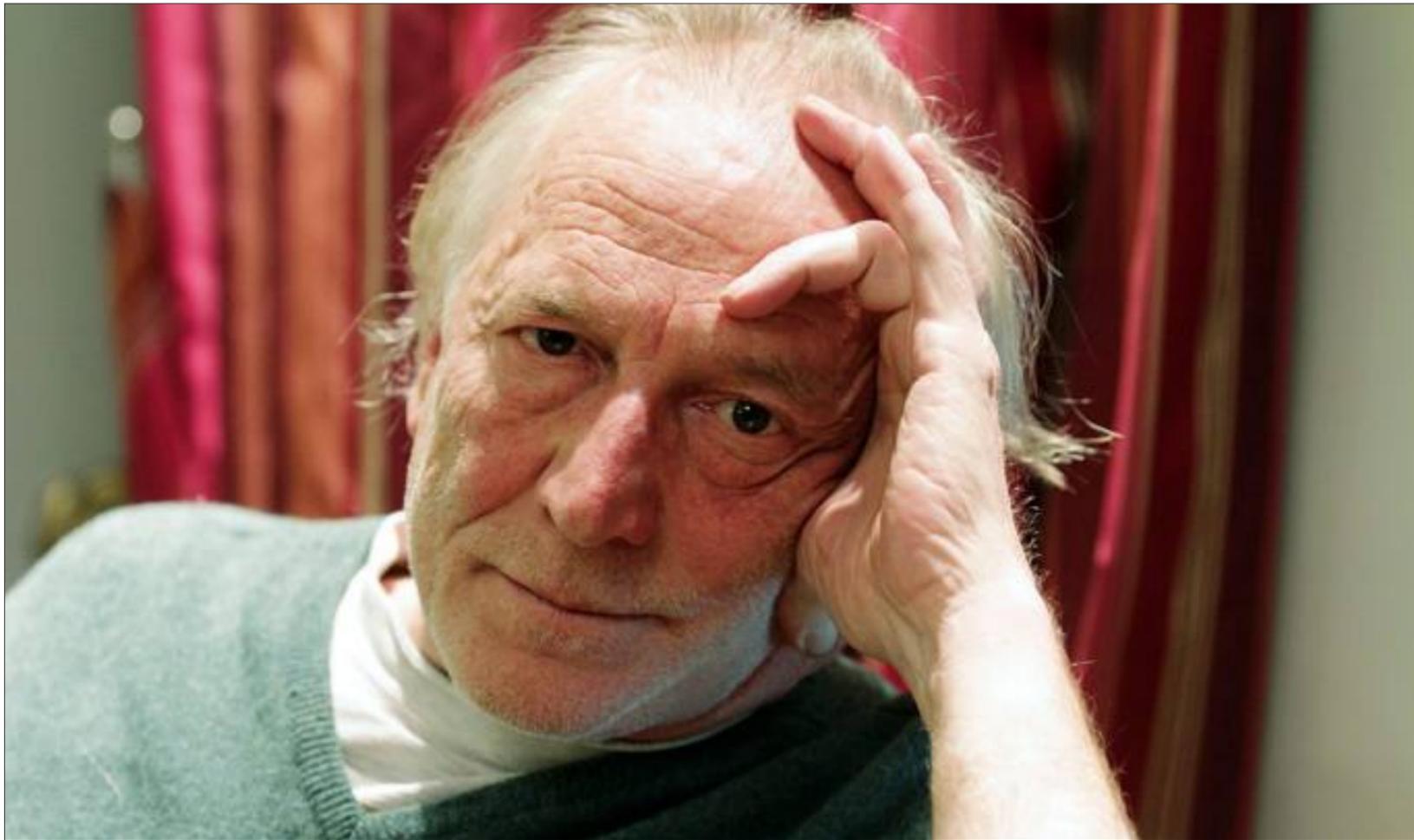


Région

Portrait du lundi André Wilms et le drame d'être né en Alsace



Six dates

- 29 avril 1947 : naissance à Strasbourg.
- 1964 : année du dépacelage.
- 1964 : départ de Strasbourg pour Toulouse.
- 1976 : embauche au Théâtre national de Strasbourg.
- 1972 : première rencontre avec Klaus Michael Grüber.
- ? : année de ma mort.

L'essentiel

Comédien et metteur en scène, André Wilms a travaillé au théâtre sous la direction de Klaus Michael Grüber (*Faust* de Goethe, *La mort de Danton* de Büchner, *Le pôle* de Nabokov), André Engel (*Baal* de Brecht, *En attendant Godot* de Beckett, *Hôtel moderne* d'après Kafka...)

Au cinéma, il a notamment joué dans des films d'Aki Kaurismäki (*La vie de bohème*, *Leningrad cowboys meet Moses*, *Le Havre*), d'Étienne Chatiliez (*La vie est un long fleuve tranquille*, *Tatie Danielle*, *Tanguy*, *La confiance règne*), de Claude Chabrol et de François Ozon.

Il a également signé ses propres mises en scène au théâtre et à l'opéra : *La conférence des oiseaux* de Michaël Levinas, *Le château de Barbe-Bleue* de Béla Bartók, *La philosophie dans le boudoir* du Marquis de Sade, *La noce chez les petits bourgeois* de Brecht...

Il vient d'achever deux tournages : celui du film de Valéria Bruni-Tedeschi, *Un château en Italie*, avec Louis Garrel et Xavier Beauvois, et celui de *Wandelsterne*, le troisième film d'un jeune réalisateur allemand, Benjamin Heisenberg, dans lequel il tient le premier rôle.

Il est actuellement en tournée mondiale avec le spectacle *Max Black* de Heiner Goebbels.

Côté cœur

Si l'Alsace était un personnage :

D'r Hans em Schnockeloch.

Votre lieu préféré en Alsace :

La forêt le long du Rhin, près de Strasbourg, j'aime bien m'y promener pour cueillir du muguet et des morilles.

Ce qu'il faudrait changer en Alsace :

L'Alsace.

Ce qui symbolise le mieux la région :

Symbole positif : le retable d'Issenheim. Symbole négatif : la choucroute mentale.

Véronique Berkani

Acteur fétiche d'Aki Kaurismäki et d'Étienne Chatiliez au cinéma, André Wilms a travaillé avec les plus grands metteurs en scène de théâtre et a signé ses propres mises en scène au théâtre et à l'opéra. Il est actuellement en tournée mondiale avec le spectacle « Max Black » d'Heiner Goebbels. Photo Dominique Gutekunst

Comédien au jeu singulier et personnalité incroyablement attachante, André Wilms est un provocateur qui affirme avoir été frappé par un drame dont rien ne peut le consoler : être né à Strasbourg...

André Wilms a élu domicile dans le Finistère, à la pointe du Raz, le plus à l'ouest possible de sa terre natale, l'Alsace. Là où le commerce le plus proche de chez lui affiche un facétieux « Dernier supermarché avant l'Amérique ». « Quand j'ai vu ça, je me suis dit : c'est là qu'il faut que je m'installe », explique cet admirateur des beatniks, de Bob Dylan, de Robert Mitchum et de Buster Keaton.

Un passé qui passe pas

Depuis sa naissance à Strasbourg et son enfance dans le quartier de la cité de l'Ill après-guerre, l'acteur et metteur en scène de théâtre a établi une distance avec ses origines qui ressemble à un cordon sanitaire. Dans une série iconoclaste de portraits intitulée « Claquer la porte », publiés cet été

dans le quotidien *Libération*, le comédien inventait l'étonnant concept de la liberté des fœtus de choisir leur lieu de naissance. Une question sociétale fondamentale. Quel est « ce passé qui ne passe pas » pour André Wilms, pourquoi ce lourd passif avec l'Alsace ?

« J'ai toujours vécu comme une profonde injustice le fait d'être né à Strasbourg. J'aurais dû naître à New York. Soit Dieu m'en voulait personnellement, soit c'est ma mère qui m'en voulait. C'est terrible d'être né en Alsace, ça ne se rattrape jamais, on est handicapé à vie. En même temps, le côté conventionnel des Alsaciens, les géraniums, les maisons à colombages, l'église protestante, l'église catholique, le grand rabbinat, la choucroute, etc., tout cela crée aussi de sacrées résistances et engendre des mouvements comme l'Internationale situationniste (née à l'Université de Strasbourg en 1966-1967, N.D.L.R.) ou des personnages stupéfiants comme Tomi Ungerer ou René Ehni ».

Germain Muller et son cabaret Barabli trouve également grâce à ses yeux, car ils ont su rendre les Alsaciens sympathiques : « Je ne suis pas uniquement pro-Brecht, je suis aussi pro-Barabli ! »

André Wilms quitte Strasbourg à 17 ans, direction Toulouse où il travaille comme machiniste dans un théâtre. Puis il se balade en

Corse, sans but. De toute façon, il ne voulait rien faire dans l'existence. Le slogan de Guy Debord « Ne travaillez jamais » est l'un de ceux avec lesquels il se sent alors – et toujours – le plus d'acointances. À Paris, où il fait de la figuration, il est remarqué par Klaus Michael Grüber, « le seul génie avec lequel j'ai travaillé », qui l'engage dans son *Faust Salpêtrière*. C'est ensuite au tour de Jean-Pierre Vincent de le repérer et de l'entraîner dans l'aventure du Théâtre national de Strasbourg (TNS) des années 70-80. D'autres noms prestigieux lui ont confié des rôles : Philippe Lacoue-Labarthe, Heiner Müller, André Engel, Heiner Goebbels, Michel Deutsch, Aki Kaurismäki... « Je souhaite à tous les jeunes gens de rencontrer de tels maîtres. Ils auront ensuite tout loisir de se révolter contre eux ». André Wilms passe neuf ans au TNS qui fut l'« université » de cet autodidacte.

Politesse du désespoir

En 1988, son personnage de père de famille coincé dans *La vie est un long fleuve tranquille* d'Étienne Chatiliez, le seul film à succès qu'il ait jamais tourné, fait date. Sa façon de jouer, d'énoncer son texte avec rigueur et superbe n'appartient qu'à lui. André Wilms est un comédien distin-

gué et délicat qui s'adresse à un enfant africain sans papiers en partance pour Londres – dans *Le Havre* d'Aki Kaurismäki – avec une politesse pouvant apparaître surannée, si elle n'était si bouleversante d'humanité.

Aujourd'hui, l'homme, qui se définit politiquement comme « désespérément à gauche », se découvre dans le plus simple appareil de l'écorché vif : « Être tous les jours un enfant de la défaite, c'est fatigant. Je suis fatigué, terriblement blessé, triste. Mais poli ».

Tout ce à quoi il avait cru dans les années 70 s'est effondré. André Wilms égrène ses causes perdues : « le combat pour une société meilleure aux mœurs plus émancipées, le combat pour la démocratie, la bataille culturelle, la bataille des petites gens ».

Le capitalisme a gagné et, comme Fernando Pessoa l'avait prédit, « les banquiers seront les suprêmes anarchistes », car ils vont tout faire exploser. « Alors qu'ils nous foutent la paix, qu'ils nous laissent être chianis tranquilles. Nous, les derniers des chrétiens, serons de toute façon bientôt enterrés dans les catacombes ».

L'acteur entretient une relation ambiguë avec les paillettes et la dictature des stars, catégorie dans laquelle il n'a jamais été rangé, à son grand désarroi.

Car, au fond, André Wilms rêverait d'être George Clooney et de toucher un max de pépètes juste en susurrant « Nespresso. What else ? »

Message à Christine, la reine des confitures

Il ne prétend pas à la pureté, au contraire. « J'aime bien le côté pute du métier, je déteste la posture de l'acteur de gauche puritain. Je ne regrette pas, d'avoir trahi en tournant dans la série télévisée *David Lansky* avec Johnny Halliday, j'ai bien aimé faire ça. Il faut prendre garde à ne pas se comporter comme un curé rouge. »

Dans la même tirade, il évoque la reine des confitures, l'Alsacienne Christine Ferber, « une star au Japon qui passe en prime time à la télévision. Ce n'est pas à moi que ça arriverait, ce genre de chose ». Et d'enchaîner, avec un mélange d'à-propos déconcertant et un brin de provocation : « D'ailleurs, je veux en profiter pour lui demander ici officiellement sa main : Christine, veux-tu m'épouser ? »

Peut-être souhaite-t-il partager sa popularité et bénéficier de ses talents de pâtissière pour qu'elle lui concocte un bon *Kugelhoppf*, spécialité locale dont il éprouve sporadiquement la nostalgie...



André Wilms (à gauche), en 1982, au Théâtre national de Strasbourg dans « Dernières nouvelles de la peste », de Bernard Chartreux. DR



Dans le rôle Jean Le Quesnoy, un catholique bon teint, en 1988 dans « La vie est un long fleuve tranquille » d'Étienne Chatiliez. DR



Avec Kati Outinen dans « Le Havre », film du cinéaste finlandais Aki Kaurismäki sorti en septembre 2011. DR